

Hommages et condamnations

Le premier volume de l'*Histoire* devant la critique de son temps

Suzanne Martin

Volume 30, numéro 3, hiver 1994

François-Xavier Garneau et son histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035953ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035953ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, S. (1994). Hommages et condamnations : le premier volume de l'*Histoire* devant la critique de son temps. *Études françaises*, 30(3), 75–87.
<https://doi.org/10.7202/035953ar>

Homages et condamnations

Le premier volume de *l'Histoire* devant la critique de son temps

SUZANNE MARTIN

On s'accorde aujourd'hui pour considérer *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau comme une œuvre littéraire majeure, sinon l'œuvre littéraire majeure du XIX^e siècle québécois. À l'époque, la distinction entre littérature et histoire n'existait pas, et on peut à bon droit regarder *l'Histoire du Canada* comme une œuvre littéraire tout autant que comme une histoire, au sens actuel du mot. Le premier tome de *l'Histoire du Canada* (celui sur lequel porte la plus grande partie des critiques dans les journaux canadiens), publié en 1845, s'arrêtait avant la fin du Régime français; il était donc moins susceptible d'être mêlé aux controverses qui agitaient la société québécoise de l'époque mais l'insistance qu'on a mise sur le caractère littéraire de l'ouvrage doit quand même être signalée. Dans un premier temps, nous nous arrêterons aux critiques qui visent l'écrivain Garneau, pour ensuite étudier celles qui furent adressées à la conception historique générale de l'historien et à sa pratique historique.

Les premières critiques qui parurent montrent bien que l'ouvrage, s'il en a surpris plus d'un par son envergure, était attendu. Dans *La Minerve* du 1^{er} septembre 1845, on peut lire :

Nous avons reçu de M. Garneau le premier volume de son histoire du Canada et nous sommes heureux de dire que l'idée que nous nous en étions faite s'est trouvée parfaitement juste. Nous avons lu tout le volume presque d'une haleine et avec un entraînement inexprimable. [...] Le style est partout sans reproche, et sous ce rapport l'ouvrage de M. Garneau peut être compté parmi les meilleures productions de l'époque. [...] Il faut avoir un talent d'écrire supérieur, pour pouvoir varier et éviter la monotonie de la narration, dans une histoire où les événements sont presque tous ressemblants.

Il faut préciser que l'*Histoire du Canada* fut vendue par souscription et que son « Discours préliminaire » avait été publié « depuis longtemps dans les journaux », comme le rappelle un article du journal *Le Canadien* du 21 novembre 1845. Alors que l'article (anonyme) de *La Minerve* était dithyrambique, celui du *Canadien*, signé par un certain « T.P.S. », est plus critique mais les deux s'accordent pour louer les qualités littéraires de l'ouvrage. Dans *Le Canadien*, « T.P.S. » ne ménage pas les éloges : « Ce livre, ouvrage d'un homme qui doit tout à son génie et à son énergie, mérite, sans aucun doute, une place distinguée entre tous les ouvrages publiés jusqu'ici en Canada ». Il ajoute ces lignes qui vantent tout autant la méthode de l'historien que ses qualités d'écrivain :

La rapidité de la narration jointe à la clarté du style fixe continuellement l'attention du lecteur et fait désirer que l'auteur donne bientôt la continuation d'une histoire si bien commencée. Grâce à la méthode qui règne dans l'ouvrage, les faits s'y rattachent sans effort les uns aux autres, et d'un coup d'œil il est facile d'en saisir l'origine, les circonstances et les suites. Plusieurs des descriptions feraient honneur aux plus célèbres historiens¹.

Le plus virulent critique de Garneau, un certain « Y » dont l'anonymat n'a pas, à notre connaissance, été percé à jour, commence tout de même par des éloges. Il écrit dans *Le Canadien* du 12 décembre 1845 : « La presse de ce pays vient de mettre au jour une nouvelle histoire du Canada [...]. L'histoire du Canada qui vient de paraître semble avoir une tout autre portée que sa devancière (celle de Michel Bibaud) ». Il reconnaît à l'auteur des qualités de franchise et de loyauté, et

1. *Le Canadien*, 21 novembre 1845.

admet que « le mérite littéraire de son œuvre lui a conquis des admirateurs », avant de se lancer dans une critique à fond de train des idées de l'auteur.

Même si elle a paru en 1855, donc dix ans après la parution du premier tome et alors que la seconde édition avait été publiée, nous ne pouvons passer sous silence la critique essentiellement négative de Maximilien Bibaud, qui vise d'ailleurs uniquement la première édition. Ce pamphlet de Bibaud Jeune, ainsi qu'il se désigne, avait sans doute pour but de démolir l'*Histoire* de Garneau qui risquait de porter ombrage à celle de Bibaud l'Ancien, c'est-à-dire son père, qui avait publié quelques années auparavant une histoire du Canada qui ne pouvait soutenir la comparaison avec cette œuvre d'une tout autre portée. Les critiques de Bibaud visent à la fois le fond, la méthode, l'exactitude des faits mais aussi la grammaire, le style, le vocabulaire, l'orthographe, bref la langue de Garneau dont l'œuvre, il faut en convenir, n'est pas toujours, à cet égard, sans reproche. Bibaud, d'après ce qu'il annonce dans son « avis » préliminaire, fera porter ses attaques sur quatre points :

Il ne peut, dit-il, être assigné aucun rang à l'œuvre de ce monsieur dans la république des Lettres.

- 1- Parce qu'elle décèle l'ignorance de plusieurs choses qu'il n'est pas permis à celui qui écrit l'histoire de son pays d'ignorer.
- 2- Parce qu'on n'y découvre aucune des dispositions demandées à l'historien.
- 3- Parce que les infidélités y sont aussi nombreuses que les erreurs.
- 4- Parce que la grammaire n'y est pas respectée².

Après une pareille entrée en matière, on pourrait s'attendre à ce que les critiques de l'auteur portent d'abord et principalement sur le contenu, l'interprétation, l'exactitude des faits, etc. Or, il n'en est rien. Bibaud emploie vingt et une pages de son pamphlet à critiquer la langue de Garneau, dix-huit pages à réfuter des erreurs de faits ou d'interprétation et deux pages à pourfendre la philosophie de l'auteur. Les attaques au sujet de la langue précèdent les autres et ce n'est pas par hasard. Maximilien Bibaud a vraisemblablement voulu briser la belle unanimité qui s'était faite dans la critique sur la valeur littéraire de l'*Histoire du Canada*; puisque l'historiographie relève dans une certaine mesure de

2. Maximilien Bibaud, *Revue critique de l'Histoire du Canada de M. Garneau*, Montréal, Senécal & Daniel, 1855, p. 3.

la littérature, déprécier l'écrivain était sans doute un bon moyen de discréditer l'historien.

Dans son opuscule, Bibaud soutient que les critiques d'outre-Atlantique sont inexcusables d'avoir vanté la langue et le style de Garneau. La lecture des articles qui parurent en France nous éclaire sur les raisons de sa mauvaise humeur. En 1853, *La Revue des Deux Mondes* publie un article de Théodore Pavie qui porte davantage sur la Nouvelle-France que sur *l'Histoire du Canada* elle-même, mais qui contient des remarques élogieuses, assorties de quelques critiques sur le style de l'auteur :

Il y a peut-être à la surface de ses idées une certaine ébullition, une ardeur gauloise qui va jusqu'à l'entraînement; il a lu beaucoup, et ses citations feraient supposer qu'il n'est pas assez en garde contre l'exagération et l'emphase de certains écrivains déclamatoires, Raynal par exemple³.

Garneau a eu droit également à une critique dans *Le Correspondant de Paris* en 1854. Louis-Ignace Moreau a des réserves quant à l'idéologie de l'ouvrage, qu'il juge américaine et non-chrétienne, mais il fait l'éloge de la langue de *l'Histoire du Canada* :

C'est la langue française du XVII^e siècle [...] elle est en général simple et correcte, si ce n'est qu'il s'y mêle parfois une sorte d'archaïsme qui n'est pourtant pas sans charme; mais elle a plus de nerf que d'élégance. Elle a d'ailleurs la clarté, la gravité, la précision qui conviennent à l'histoire⁴.

L'ensemble des critiques, d'ici et d'ailleurs, montre que l'écrivain Garneau fut apprécié à sa juste valeur. Lui qui avait débuté en écrivant des poèmes romantiques et patriotiques à la mode de l'époque, a réussi son passage à la prose. Peut-être s'est-il souvenu de cette phrase de Michelet dans son *Introduction à l'histoire universelle*: « La prose est la dernière forme de la pensée, ce qu'il y a de plus éloigné de la vague et inactive rêverie, ce qu'il y a de plus près de l'action ».

3. Théodore Pavie, « Les Français du Canada », *La Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1853, p. 303.

4. Cité par Louis-Philippe Saint-Martin, « L'Histoire du Canada de F.-X. Garneau et la critique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin 1954, p. 388.

LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE

La conception que François-Xavier Garneau se faisait de l'histoire, et qu'il empruntait à des historiens comme Michelet, ne pouvait manquer de provoquer des réactions dans un milieu où l'on avait tendance à croire que Bossuet était l'indépassable horizon de l'historiographie.

Assez ironiquement, c'est dans *Le Canadien*, le journal « libéral » où Garneau avait publié la plupart de ses poèmes et quelques articles, que les critiques les plus défavorables à l'*Histoire du Canada* paraissent en décembre 1845 et en mars 1846, toutes deux signées par « Y ». L'auteur réclame le droit d'être « réputé franc, loyal, impartial et fidèle » dans sa critique d'un ouvrage « déjà revêtu en quelque sorte des honneurs de l'apothéose », ce qui donne une bonne idée de l'accueil triomphal qui fut fait à ce premier tome de l'*Histoire du Canada*.

Dans son premier article, « Y » s'en prend au « Discours préliminaire », « aux considérations philosophiques qui, sous forme de discours préliminaire, servent de pérystyle [sic] à l'œuvre et la consolident ». Remarquons au passage la justesse de cette image qui souligne la solide architecture et le classicisme de l'ouvrage de Garneau. Dès le début, « Y » conteste l'affirmation de Garneau selon laquelle l'histoire n'est devenue une science rigoureuse qu'au XIX^e siècle. Il déplore l'influence de Guizot, Michelet et Sismondi, « derniers oracles de la philosophie voltairienne de l'histoire ». C'est cette philosophie que le critique récuse car elle s'oppose à celle de Bossuet et à « son immortel discours sur l'histoire universelle ». Il ne fait pas de doute que l'auteur de cet article, qui traitera plus loin Michelet de « vil pamphlétaire, auteur du *Prêtre*, de *la Femme* et de *la Famille*, ouvrage honni de toute la France chrétienne, censuré par les évêques et déjà retourné à la fange qui l'a produit », se réclame de la philosophie catholique de l'histoire telle qu'on l'enseignait dans les collèges classiques de l'époque — institution que Garneau, pour son malheur, n'avait pas fréquentée... Son zèle religieux lui fait même commettre un contresens : quand Garneau parle de « cette divinité qui avait couvert le moyen âge de ses épaisses ténèbres », il faut entendre l'ignorance. Mais « Y » s'emporte : « Il n'y avait qu'un seul Dieu alors et c'est le vôtre, je crois, du moins c'est celui du peuple canadien ». Accusation extrêmement grave à l'époque, qui montre que le pauvre historien était considéré par « Y », et sans doute par ceux qui partageaient ses vues, comme un impie à rejeter hors de la communauté. Il lui reproche aussi d'avoir fréquenté trop de savants et de philosophes « imbus du principe d'indépendance posé en dogme

par le moine de Wittenberg », c'est-à-dire Luther. Tout aussi condamnable à ses yeux est la valorisation de « la grande figure du peuple », porteuse, selon lui, de la « haine de l'autorité » et inspirée par une pitié malvenue pour un peuple « condamné à obéir pour sa propre conservation ». Cette histoire n'est donc pas à mettre entre les mains de la jeunesse. Selon « Y », une histoire digne de ce nom devrait refléter la nation, « sa foi vive et pure, ses mœurs patriarcales, ses vicissitudes politiques et son aimable esprit de nationalité fondé sur le catholicisme et sur le caractère de l'aimable et puissante nation qui lui servit, la première, de mère-patrie ». Il suggère à l'auteur, dont il reconnaît le talent, « une noble et courageuse revue de son œuvre » et lui enjoint de puiser à d'autres sources. Aux yeux du critique du *Canadien*, le grand tort de Garneau est d'avoir subi de mauvaises influences européennes car aux Michelet, Guizot et Sismondi, déjà cités, il ajoute Scaliger, Louis de Beaufort, Vico, Niebuhr, Raynal, Érasme et Montesquieu, entre autres. Seuls Bacon et Descartes trouvent grâce à ses yeux. « [...] En lisant la nouvelle histoire, nous nous sommes cru vingt fois transporté aux cours de la Sorbonne et du Collège de France », ajoute-t-il. Rappelons que Garneau avait séjourné à Paris, en 1831 et en 1832, et que son premier séjour avait ainsi coïncidé avec l'anniversaire de la Révolution de juillet. Avec ce triomphe du libéralisme s'affirmait aussi, écrit Gustave Lanctôt, « la liberté des idées et des consciences à côté du catholicisme nouveau de Lamennais et de Lacordaire. Devant cette vie intense de l'esprit et de toutes les sortes d'esprit, ce tourbillonnement d'idées et d'œuvres, qui est le propre de Paris, Garneau [...] s'émerveille⁵ ». Pour « Y » et ses émules, Garneau s'est inspiré de la mauvaise France, celle d'après 1789 et des idées rationalistes. Il cite avec admiration Joseph de Maistre, qui fait remonter le mal à la Réforme : « L'histoire, depuis trois cents ans, n'a été qu'une vaste conspiration contre la vérité ». Le clergé canadien, dont « Y » semble être un porte-parole, partageait ces vues. Toute idée un tant soit peu progressiste était suspecte. Ce ne sera pas la dernière fois qu'un intellectuel québécois sera accusé d'avoir été corrompu par des idées révolutionnaires françaises !

L'insistance à relier cette idéologie « libérale » au protestantisme est également significative car nous la retrouvons dans plusieurs textes. Louis-Ignace Moreau, dans l'article du *Correspondant de Paris* auquel nous avons déjà fait allusion⁶,

5. Gustave Lanctôt, *François-Xavier Garneau*, Toronto, The Ryerson Press, p. 14.

6. *Le Correspondant de Paris*, 1854.

décèle une influence américaine dans la philosophie de l'historien : « Il a reçu ses doctrines, ses idées, ses opinions des Américains. [...] Catholique, sa philosophie n'est pas chrétienne. Il a contre les ministres du culte dont il fait profession les préjugés de l'hérésie et de l'incrédulité ». La séparation de l'Église et de l'État qui existait aux États-Unis était carrément inacceptable pour l'idéologie catholique de l'époque, en France comme au Québec. Mais qu'il s'agisse d'influence américaine ou de celle des rationalistes français, ce qu'on reproche à Garneau c'est l'influence étrangère souvent hostile à l'Église. Il est très intéressant de constater qu'alors que les critiques québécois s'en prennent surtout à l'influence française, un Français comme Louis-Ignace Moreau dénonce, lui, l'influence américaine. Par contre, Théodore Pavie écrit dans la *Revue des Deux Mondes* ⁷ : « Il (Garneau) a gardé le culte d'un passé glorieux, et il se montre le champion du parti français. Il lutte avec énergie et conviction en faveur des libertés que ses pères ont sauvées du naufrage de leur nationalité, et cette noble cause, il la défend avec l'énergie d'un Canadien de vieille souche ». Il n'est pas question de la religion. L'article du critique de la *Revue des Deux Mondes* s'attache à l'aspect politique et au caractère patriotique de l'*Histoire du Canada*. Enfin, Maximilien Bibaud, comme on pouvait s'y attendre, traite « de l'esprit du livre de M. Garneau » en ces termes : « M. Garneau est philosophe, mais de quelle secte, nous ne savons, car il mêle ensemble toutes les doctrines ⁸ ». Il reproche à l'historien d'avoir montré la nécessité des révolutions française, batave et américaine pour « rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal », et d'avoir insulté sa religion « aussi souvent qu'il l'a pu ⁹ ».

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

La pratique historique de Garneau ne pouvait manquer, elle aussi, de susciter des réserves, des critiques, ou même de la franche hostilité. Les premières réserves apparaissent dans un texte du *Canadien* du 21 novembre 1845 sous la plume de « T.P.S. », lequel multiplie les précautions oratoires avant d'en venir au fait : « Ce n'est qu'en tremblant que j'ose maintenant hasarder quelques remarques sur un petit nombre de passages. J'espère que l'estimable auteur va pardonner ma hardiesse [...] ». Les réserves de « T.P.S. » visent principalement

7. Du 15 juillet 1853.

8. Maximilien Bibaud, *op.cit.*, p. 43.

9. *Ibid.*, p. 44.

les passages où Garneau critique l'ingérence de l'Église dans les affaires temporelles de la Nouvelle-France. L'idée que la France, nommément Henri IV et Richelieu, aurait fait une erreur en excluant les protestants de la colonie lui est intolérable, de même que la position de Garneau au sujet de l'interdiction de vendre de l'eau-de-vie aux Amérindiens. Ce sont cependant des critiques tempérées :

Ce n'est pas que je veuille attribuer à ce monsieur aucun sentiment indigne d'un homme qui aime sa patrie. Je comprends son erreur. Il croit que son pays aurait été plus riche en industries de toutes espèces; douce illusion qui fait honneur à son cœur patriotique, et que tout Canadien lui pardonnera en faveur de son motif¹⁰.

Mais si le patriotisme de l'auteur ne peut être mis en doute, il n'en va pas de même de ses sentiments religieux : «L'auteur serait-il un de ces hommes pour qui la religion n'est quelque chose qu'autant qu'elle peut servir les intérêts matériels du peuple? Croit-il à la vérité de la religion catholique?» Voilà des accusations beaucoup plus graves. L'auteur veut cependant laisser à Garneau le bénéfice du doute et, tout en lui conseillant de ne plus puiser son inspiration «dans des ouvrages regardés généralement comme hostiles au catholicisme», il ajoute : «[...] il a bien le droit de discuter certaines questions délicates que l'on rencontre en plusieurs endroits du volume; je me suis souvent demandé en les lisant s'il était opportun et convenable d'en parler alors; si elles pourraient [sic] avoir sous la plume d'un laïque l'autorité que donne seul un caractère sacré». On voit que «T.P.S.» adhère à la doctrine catholique qui ne prisait guère le libre examen. Cette critique, modérée et bienveillante, mais qui ne saurait admettre que le temporel l'emporte sur le spirituel, met aussi en relief une tendance qui va s'accroître à partir de cette époque : l'équation entre français et catholique. Ce «système exclusif» (entendre l'exclusion des protestants) a produit, selon l'auteur, des inconvénients mais qui furent compensés par «cette union fraternelle, par cette parfaite homogénéité, qui feront toujours le plus sûr rempart de notre nationalité». (Nous soulignons.)

Le deuxième article signé «Y», publié dans dans *Le Canadien*, le 4 mars 1846, est plus virulent. Encouragé par les réactions favorables des lecteurs du journal, «Y» poursuit ses attaques en reprochant à Garneau «l'esprit anti-catholique et anti-canadien» de son œuvre. Circonstance aggravante, l'his-

10. *Le Canadien*, 21 novembre 1845.

torien n'a pas réfuté les accusations contenues dans le premier article et le critique doit donc poursuivre sa croisade afin d'éclairer l'opinion. Il s'attaque principalement, cette fois-ci, au passage de l'*Histoire du Canada* qui a trait à Monseigneur de Laval, à la querelle de l'eau-de-vie et aux rapports tumultueux entre l'autorité civile et l'Église. Cette partie de l'histoire de Garneau fait, selon lui, de « l'œuvre un méfait social et politique ». Le critique approuve complètement les positions de Monseigneur de Laval et oppose à ce chapitre de Garneau une biographie du prélat par un certain abbé Brasseur de Beaubourg. Il reproche surtout à l'historien de critiquer le pouvoir temporel de l'Église, de « confondre continuellement les deux pouvoirs qui gouvernent les sociétés chrétiennes » et de « mettre sous les pieds du pouvoir temporel l'autorité spirituelle du pouvoir ecclésiastique ». Il conclut en souhaitant que cet ouvrage, « dont les qualités toutes de forme ne rachètent en rien les étranges principes qui lui servent de fond », soit corrigé par son auteur. Dans l'*Histoire du Canada* de Garneau, « Y » décèle un esprit protestant et soupçonne même l'auteur d'appartenir à quelque faction révolutionnaire comme les Jeune-France, ce dont Garneau, d'après ce que nous savons de lui, était fort éloigné...

À lire de pareilles attaques, on comprend mieux un certain passage de la lettre de Pierre Margry, adressée à Benjamin Sulte en février 1846, que ce dernier publiera dans *La Minerve* du 28 décembre 1883. Margry, archiviste aux Archives de la Marine à Paris, connu par ses publications et son intérêt pour l'histoire de l'Amérique, loue la méthode de Garneau, qu'il trouve bien supérieure à celle du père Charlevoix : « M. Garneau, de plus, a creusé davantage et ses jugements me semblent la plupart bons — du moins j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec lui sur la plupart des cas ». Après avoir contesté certaines affirmations de l'auteur relativement à Fénélon et à Monseigneur de Laval (en qui il voit un « instrument des Jésuites »), il ajoute :

Le livre de M. Garneau est pour moi l'œuvre d'un homme de talent. Les critiques amères du *Canadien* me font même ajouter : « œuvre d'un homme de courage » puisque chez vous comme ailleurs, il faut avoir du courage pour être impartial¹¹.

Les deux autres critiques qui parurent outre-Atlantique, et auxquelles nous avons déjà fait allusion, sont fort différentes l'une de l'autre par leur approche et leur contenu. Théodore Pavie, dans la *Revue des Deux Mondes*, après avoir mis

11. *La Minerve*, 28 décembre 1883.

l'auteur en garde contre une certaine exaltation, « une ardeur gauloise », une tendance à l'exaltation et à l'emphase, ajoute :

Il a gardé le culte d'un passé glorieux et il se montre le champion du parti français. Cependant, sur les questions fondamentales, il a des jugements solides et empreints d'impartialité : aussi son livre est-il beaucoup meilleur qu'on ne le supposerait à première vue. Ce qui lui donne une véritable importance c'est l'abondance des documents qu'il renferme. Un pareil ouvrage mérite d'attirer notre attention, car il retrace (plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici) une grande et belle page de notre propre histoire¹².

Dans *Le Correspondant de Paris*, en 1854, Louis-Ignace Moreau se montre plus sévère pour Garneau, notamment au sujet des rapports entre l'Église et l'État en Nouvelle-France et de l'apport de l'Église à l'édification de la colonie. « On ne sait plus assez combien elle (la France) a mérité, par son zèle à appeler les races indiennes à la lumière de l'Évangile, son glorieux surnom de nation très chrétienne ». Il fait aussi l'éloge du clergé canadien et n'approuve pas les reproches de l'historien envers certaines positions de l'Église de Nouvelle-France.

Un autre aperçu critique d'outre-Atlantique se trouve dans un livre de Jean-Jacques Ampère, fils du célèbre physicien français, auquel Garneau avait servi de guide lors de sa visite à Québec. Dans son ouvrage, *Promenade en Amérique*, dont *Le Canadien* du 11 mars 1853 reproduira des extraits, il parle avec admiration de l'*Histoire du Canada*, « fruit de recherches consciencieuses et animée d'une sympathie sincère pour la France, qui n'est plus du reste que de la justice historique ». En général les critiques d'outre-Atlantique, à l'exception de M. Moreau, sont beaucoup plus intéressés par le caractère scientifique et politique de l'histoire de Garneau, cette histoire du Canada qui appartient aussi en partie à celle de la France, qu'aux controverses religieuses.

L'HORIZON D'ATTENTE

On peut se demander quel rôle a joué l'horizon d'attente dans la réception de l'*Histoire du Canada*. En ce qui a trait à l'historiographie, la plupart des lecteurs de ce milieu du XIX^e siècle québécois ne pouvaient se référer qu'à des histoires parues outre-Atlantique ou à ces grands classiques, les historiens de l'Antiquité, qu'on enseignait dans les collèges.

12. Théodore Pavie, *op. cit.*, p. 303.

Pour l'historiographie française, on s'arrêtait au siècle de Bossuet car les historiens des XVIII^e et XIX^e siècle étaient jugés dangereux, sauf dans le cas d'ouvrages comme ceux de Chateaubriand, par exemple. Les histoires du Canada qui ont précédé celle de Garneau n'avaient ni la même envergure ni la même ambition; il s'agissait, selon Gustave Lanctôt, de chroniques et de compilations :

Le premier de nos historiens à suivre une discipline scientifique, Garneau s'élève du coup au-dessus de tous ses devanciers, la plupart simples annalistes et chronologues. Sur la plupart d'entre eux aussi, il possède une autre supériorité : il sait ordonner sa matière¹³.

Garneau, poursuit Gustave Lanctôt, «le premier mit en relief le sens de cette histoire¹⁴». L'histoire de Garneau ne pouvait donc se comparer à d'autres histoires du Canada; en un sens, il n'a pas eu de prédécesseurs. S'il a consulté les travaux de ses devanciers, comme le père Charlevoix, les historiens qui l'influencèrent sont des Européens comme Michelet, Guizot, Thierry, Niebuhr ou même Voltaire. La connaissance des lecteurs de l'époque concernant l'historiographie, eux qui étaient formés dans les collèges classiques, ne les préparait pas à apprécier cette école d'historiens à laquelle a voulu se rattacher Garneau et à en voir immédiatement toute la portée. Dès le départ, le malentendu s'installe et les lecteurs voient d'abord dans cette histoire ce qu'ils y cherchent. Car il faut aussi parler d'un horizon d'attente politique et, pour ce faire, brosser un rapide tableau de la situation des Canadiens dans ces années 1840.

Après la défaite de la rébellion de 1837, le Rapport Durham, l'Union des deux Canada imposée en 1840 et contre laquelle Garneau s'élèvera, les espoirs de la petite bourgeoisie libérale, à laquelle appartenait l'historien, s'étaient envolés en fumée. Le public cultivé de l'époque, s'il n'attendait pas précisément l'*Histoire du Canada* de Garneau, attendait une histoire, une réponse à Durham et, pourrait-on dire, une rédemption. L'analyse du «Discours préliminaire» montre, selon Serge Gagnon, que Garneau se situe nettement du côté de «l'historiographie bourgeoise». «Garneau, affirme-t-il, répondrait aux attentes d'un groupe social déterminé. Son

13. Gustave Lanctôt, *François-Xavier Garneau*, Toronto, The Ryerson Press, p. 147.

14. *Ibid.*, p. 148.

histoire serait laïque, profane, séculière¹⁵». Ce courant s'inscrivait dans les grands débats d'idées de ce siècle, et pas uniquement au Bas-Canada :

Au XIX^e siècle, deux principes menaçaient l'ordre traditionnel : le principe de la souveraineté populaire, qui tendait à remplacer les monarchies de droit divin par des républiques et le principe de la séparation de l'Église et de l'État, qui mettait en cause le pouvoir temporel de l'Église. On a vu précédemment que c'est sur ces deux principes que se fondait l'idéologie libérale de la petite bourgeoisie en lutte à la fois contre l'aristocratie cléricale et la bourgeoisie marchande¹⁶.

Si Garneau n'a pas adhéré complètement à ces principes qui furent ceux des Patriotes et, plus tard, des Rouges, il en subsiste assez de traces dans son *Histoire du Canada* pour inquiéter les bons esprits. Cette idéologie libérale allait s'affaiblir à mesure que l'ultramontanisme et le cléricalo-nationalisme s'imposeraient. «L'entreprise d'écrire l'histoire a commencé chez Garneau par le désespoir historique», affirme Fernand Dumont¹⁷, et même si aujourd'hui on lit avec un peu de scepticisme la fameuse scène, qui deviendra une image d'Épinal, où Garneau jette à la figure des jeunes clercs anglais avec lesquels il travaille : «Eh bien, j'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada! mais la véridique, la véritable histoire!», il ne fait pas de doute que les événements politiques récents ont dû jouer un rôle dans la détermination de l'auteur de mener à bien son projet.

Les critiques de la philosophie et des positions de Garneau montrent que l'idéologie cléricalo-nationaliste était déjà toute formée dans la société canadienne de l'époque. Si l'on s'arrête à quelques expressions contenues dans les articles publiés à Québec, telles que : «parfaite homogénéité», «aimable esprit de nationalité fondé sur le catholicisme», «esprit anticatholique et anti-canadien», on voit cette idéologie, qui fait entrer la religion dans l'identité nationale, et qui dominera après 1860, s'exprimer clairement. Le grand tort de Garneau a été, aux yeux des ultramontains, la volonté d'impartialité que loue Pierre Margry. Une conception scientifique de l'histoire implique une certaine distance. Ses plus virulents détract-

15. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920*, Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 292.

16. Denis Monière, *Le Développement des idéologies au Québec*, Québec/Amérique, 1977, p. 142.

17. Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Boréal, 1993, p. 282.

teurs rejettent Garneau du côté des protestants car cette distance est, pour eux, impensable chez un catholique de même qu'une histoire « laïque, profane et séculière », pour reprendre les mots de Serge Gagnon. Le talent et le solide travail de Garneau réussissent cependant à en imposer, même aux plus enragés de ses détracteurs (Bibaud excepté, mais il s'agit là, de l'avis général, d'un cas flagrant de mauvaise foi). Quelle forte impression a dû produire l'*Histoire du Canada* pour résister à ces attaques ! Il faut dire que l'idéologie cléricalo-nationaliste en était à ses débuts et que Garneau a consenti par la suite à apporter des modifications qui allaient dans le sens de l'orthodoxie catholique. D'autre part, on rendait l'œuvre acceptable en insistant sur son caractère littéraire. L'*Histoire du Canada* fut la première œuvre littéraire canadienne d'envergure ; le *Répertoire national* de James Huston ne sera publié que trois ans plus tard, et encore s'agissait-il d'une anthologie. Dire que l'ouvrage fut lu comme un roman serait sans doute exagéré mais — les critiques qui viendront ensuite insisteront sur ce point — supposer qu'on y ait vu une épopée serait sans doute plus près de la vérité. L'aspect idéologique passait ainsi au second plan. On s'est ensuite hâté d'enfermer Garneau dans la châsse de « l'historien national » (qu'on ne saurait, sans forcer le sens des mots, dire « nationaliste ») pour faire oublier les dissonances que cette première édition de l'*Histoire du Canada* introduisait dans le concert de l'homogénéité nationale qui commençait à se faire entendre.